

LA CRUE

L'eau descend, silencieuse, homogène en dépit des mottes d'argile cendrée, bullions blanchâtres qui en cabossent la surface, îlots parfois brandissant bouts de branches pourries ou arbustes arrachés avec leur feuillage, qui glissent, accélèrent, passent, fuient en aval. L'eau noire, épaisse ; et c'est ce mur horizontal qui me tord. J'aurais moins peur d'une cataracte ; le grand saut dans les bouillonnements de mercure, fin de truite qui a raté son tour de reins, os cassés sur les rochers entrevus en transparence. Mais ce liquide opaque qui descend, identique, sans bruit, sans gonflement, sans remous, sans, sans, sans... parce que je ne peux voir ni savoir ni prévoir ce qu'il coule sous sa gélatine boutonneuse, cloquée de carcasses aux cuisses à moitié dépecées qui me croisent et dérivent, et ces yeux montés sur pédoncules qui se défont contre les étraves flanquant l'embarcadère, pour filer sous les planches, dissous dirait-on, bien que je sente leur frôlement effleurer mes pieds, car l'eau me semble monter et atteindre le bois.

Alentour la végétation s'inonde, les grandes herbes ou les saules, je ne sais plus, dont seules émergent les hautes branches, un calme torpide, marécageux, où les racines me saisiraient les jambes pour m'enrouler, flasque, foutu. Il n'est que le chemin encore praticable, tout juste, pour peu de temps, séparé déjà de l'embarcadère par une dépression pleine d'eau rance dans laquelle j'enfoncerai jusqu'à la taille.

Au-delà il grimpe ; terre mouillée bien sûr mais qui supportera la semelle ; terrain bientôt sec, sur lequel poser un pied devant l'autre et, de nouveau, marcher, courir, dans l'air de moins en moins humide, l'air léger, circulant ; la marche verticale et, sur la digue, du côté du pont — en béton, dur, audacieux, lancé par-dessus le fleuve, sauveur — la Lancia, le moteur, démarrer ; mécanique d'acier emboîté précise.

Raisonnons.

C'est non-sens ce colosse placide à l'entrée du chemin, qui s'est déplacé de façon à me barrer la voie, tentative après tentative pour avancer. Il ne bouge pas, ne menace pas, ignore la grimace du fou. Je n'ai pas osé. Il s'écarterait peut-être. Absurde ! Je sais qu'il ne s'écarterait pas. Je me suis approché à le toucher, et il restait là, esquissant un pas de côté quand je cherchais à le contourner, patte obstruante abaissée sans emphase en travers de l'ouverture, dont une sobre poussée me basculerait cul par-dessus tête.

Pas hostile, bonasse, un visage rond banal, une main lourde... terminant un bras à la souplesse d'anguille.

Non-sens. De telles choses ne se produisent pas.

Raisonnons.

Il y a toujours une séquence logique. Sauf dans certains accidents d'auto, ou d'avion, ou les accès de démence, ou les balles perdues, ou... Y a-t-il jamais une séquence logique ? Les bulles livides se bousculent, perspective resserrée, comprimée ; elles me foncent dessus, par masses, se chevauchant l'une l'autre. Promeneur imprudent, crue du fleuve, emporté : séquence fausse d'apparence logique.

Il n'est pas fou. Trop calme, indifférent. Si je le prends pour un dément, je tombe dans le piège. Lequel ? Je suis ici, je regarde l'eau, en touriste ; je joue du pied avec les brindilles échouées par le vent de naguère — mais pantalons à essorer pour avoir, à deux reprises, essayé... — et lui, c'est un brave paysan qui regarde la crue. Je ne sais pas quelle trappe.